



## LES MODES PARISIENNES :

Chapeau et Capote de *M<sup>me</sup> Bidault*, rue de Choiseul, 3<sup>bis</sup> — Robes de *M<sup>lle</sup> Duguet*, rue de Louvois, 6 —  
 Ombrelle de *M<sup>me</sup> Lemarichal*, boulevard Montmartre, 17 — Brodequins du *Dahlia*, rue de la Chaussée d'Antin, 24.  
 Parfums *Guerlain*, rue de la Paix, 11.

Paris, chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse





L. E. C.

## MODES PARISIENNES.

### PRIME DE 1846.

Notre Album de dessins de tapisserie sera prêt samedi prochain. Tous les abonnés de Paris qui ont droit à le recevoir (les abonnés d'un an) peuvent le faire prendre au bureau le jour indiqué. — Lundi et mardi (4 et 5 mai) l'expédition en sera faite aux abonnés des départements.

Quant aux abonnés de l'étranger, nous leur rappellerons qu'ils doivent, pour retirer la prime, s'adresser au libraire ou directeur des postes par l'entremise duquel ils se sont abonnés.

#### Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame FORTAIN DE V. — MAGASINS A LA MODE. — LA BELLE CROIX (177<sup>e</sup> partie), par E. SOUVETRE. — CAUSERIE. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

### MODES ET FASHIONS.



res n'ont pas eu, de l'hiver, plus de fraîcheur

NFIN la mode est dans tout son éclat : car elle est riche des dernières toilettes de soirée et des premières toilettes du printemps : bien que les bals, les concerts et les soirées soient près de leur fin, les parures n'ont pas eu, de l'hiver, plus de fraîcheur

qu'en ce moment ; c'est une remarque que l'on a pu faire à la soirée que lady Cowley a donnée jeudi à l'ambassade d'Angleterre, où la réception a été on ne peut plus brillante. A minuit on a dansé. Les ministres et les ambassadeurs assistaient à cette fête, ainsi que beaucoup de pairs, de députés et de généraux. On y remarquait encore le prince et la princesse de Montclair, le prince et la princesse de Ligne, la duchesse d'Istrie, le duc de Crillon, le prince de Béthune, le comte et la comtesse de Lubersac, la comtesse de La Ferrière, la comtesse Duchâtel, le comte et la comtesse de Nieuwerkerke, M. et madame Rogier, le comte et la comtesse Roger, M. et madame Humann, le comte et la comtesse de Chasseloup-Laubat, le marquis et la marquise de Padoue, la comtesse de Vaudreuil, la baronne de Barante, le comte et la comtesse de Beaumont, le comte de Rambuteau, la vicomtesse de Contades, le marquis et la marquise de La Force, le marquis d'Hertford, le marquis et la marquise Ailesbury, la princesse Bagramov, la comtesse Hawden, lord et lady Gray, lord et lady South, M. et madame Tudor, M. et madame de Rothschild, la princesse de Pons, le comte Antonin de Noailles, lord et lady William Hervey, M. et madame Howard (mademoiselle M<sup>lle</sup> Tavish), sir Alexander Duff, lord et lady Dillon.

Quant aux toilettes : la comtesse Duchâtel portait une robe de taffetas glacé lilas avec des volants de point ; sur la tête une guirlande de roses et une parure d'émeraudes. — La marquise de Padoue : une robe de taffetas rose avec des magnifiques volants de point ; berthe pareille à une guirlande de roses avec un bouquet pareil à un cor-



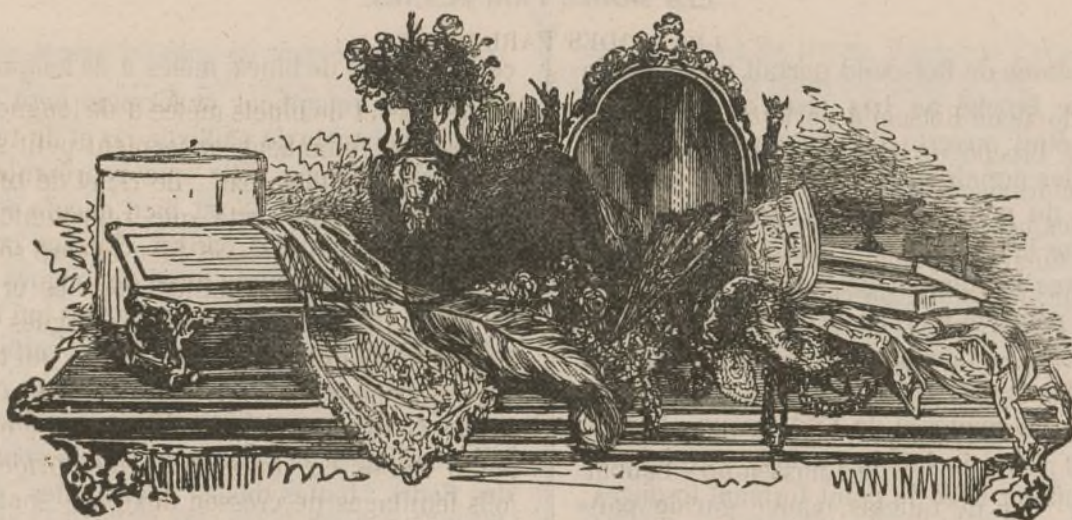


## LES MODES PARISIENNES

Chapeau et Capote de M<sup>me</sup> Bidault, rue de Choiseul 3. — Robes de M<sup>me</sup> Duguet, rue de Louvre 6.  
 Ombelle de M<sup>me</sup> Lemariéchal, boulevard Montmartre 17. — Basquins de Dablia, rue de la Chaux d'antoin 21.  
 Parfums Guerlain, rue de la Paix 11.

Paris, chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse





## LES MODES PARISIENNES.

### PRIME DE 1846.

Notre Album de dessins de tapisserie sera prêt samedi prochain. Tous les abonnés de Paris qui ont droit à le recevoir (les abonnés d'un an) peuvent le faire prendre au bureau le jour indiqué. — Lundi et mardi (4 et 5 mai) l'expédition en sera faite aux abonnés des départements.

Quant aux abonnés de l'étranger, nous leur rappellerons qu'ils doivent, pour retirer la prime, s'adresser au libraire ou directeur des postes par l'entremise duquel ils se sont abonnés.

#### Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. — MAGASINS A LA MODE. — LA BELLE CRÉOLE (1<sup>re</sup> partie), par E. SOUVESTRE. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

### MODES ET FASHIONS.



NFIN la mode est dans tout son éclat ; car elle est riche des dernières toilettes de soirée et des premières toilettes du printemps : bien que les bals, les concerts et les soirées soient près de leur fin, les parures n'ont pas eu, de l'hiver, plus de fraîcheur

qu'en ce moment ; c'est une remarque que l'on a pu faire à la soirée que lady Cowley a donnée jeudi à l'ambassade d'Angleterre, où la réunion a été nombreuse et brillante. A minuit on a dansé. Les ministres et les ambassadeurs assistaient à cette fête, ainsi que beaucoup de pairs, de députés et de généraux. On y remarquait encore le prince et la princesse de Montleat, le prince et la princesse de Ligne, la duchesse d'Istrie, le duc de Crillon, le prince de Béthune, le comte et la comtesse de Lubersac, la comtesse de La Ferronnais, la comtesse Duchâtel, le comte et la comtesse de Nieuwerkerke, M. et madame Rogier, le comte et la comtesse Roger, M. et madame Humann, le comte et la comtesse de Chasseloup-Laubat, le marquis et la marquise de Padoue, la comtesse de Vaudreuil, la baronne de Barante, le comte et la comtesse de Beaumont, le comte de Rambuteau, la vicomtesse de Contades, le marquis et la marquise de La Force, le marquis d'Hertford, le marquis et la marquise Ailesbury, la princesse Bagration, la comtesse Hawden, lord et lady Gray, lord et lady South, M. et madame Tudor, M. et madame de Rothschild, la princesse de Pons, le comte Antonin de Noailles, lord et lady William Hervey, M. et madame Howard (mademoiselle M<sup>le</sup> Tavish), sir Alexander Duff, lord et lady Dillon.

Quant aux toilettes : la comtesse Duchâtel portait une robe de taffetas glacé lilas avec des volants de point ; sur la tête une guirlande de raisins et une parure d'émeraudes. — La marquise de Padoue : une robe de taffetas rose avec de magnifiques volants de point ; berthe pareille ; une guirlande de roses avec un bouquet pareil au cor-



sage. — Madame de Rothschild portait une robe de taffetas rose broché au bas jusqu'aux genoux : cette robe était ouverte de chaque côté, et retenue par des nœuds roses et des crevés de satin blanc avec du point formant revers ; une berthe de point ; sur la tête une guirlande de fleurs mélangées, avec le bouquet de corsage pareil ; une écharpe de point, et un rang de superbes diamants autour du cou. — Madame de Contades était en tarlatane blanche, avec des volants et une écharpe blanche. — La comtesse de Chasseloup-Laubat portait une robe de taffetas mauve garnie par-devant en tablier avec du point formant losanges, avec des nœuds ; une berthe de point ; une guirlande de fleurs mélangées. — Lady Ailesbury portait une robe de crêpe bleu à trois volants garnis de lacet d'argent ; dans les cheveux, des grappes blanches. — La comtesse de Lubersac portait une robe de pou-de-soie rose garnie de trois volants de magnifique point ; une berthe pareille, et sur la tête une guirlande de roses et de diamants ; elle portait un collier composé de deux rangs de magnifiques diamants. — Madame Howard avait une robe de moire blanche garnie de volants de point d'Angleterre ; dans les cheveux des cactus rouges, et de même sur le devant du corsage. — Mademoiselle Duff : une robe de tulle blanc à quatre jupes garnies de lacets de soie retenues par-devant avec des choux de satin blanc ; dans les cheveux des chardons verts.

Nous aurions voulu ajouter au récit de ces charmantes toilettes de soirée celui des élégances printanières qui devaient se montrer dimanche dernier au *steeple-chase* de la Croix-de-Berny ; mais, hélas ! le temps en a décidé autrement ; non que les dames aient fait défaut à ces courses, si impatiemment attendues : elles y étaient, et des plus belles, et des plus nobles ; elles y étaient cachées sous des manteaux, des parapluies : on peut dire que le parapluie était très-bien porté. C'est ainsi que nous avons aperçu madame la duchesse d'Istrie et sa sœur, la comtesse de Gouy, la comtesse Truguet, et tant d'autres : les unes grimpées sur leurs voitures, de plus heureuses placées dans les tribunes. La mode, ce jour-là, s'était faite *sportsman* ; il fallait bien qu'elle s'en fût mêlée pour faire venir, malgré le vent et la pluie, toutes ces femmes élégantes habituées aux douceurs du confort le plus recherché. O mode ! il n'y a plus que toi pour opérer des miracles !

Que de jolis chapeaux, de gracieux mantelets, de jolies visites se seraient trouvés réunis à cette fête si le temps eût été beau ! Là, nous aurions vu les chapeaux et capotes nouvelles de madame Bidault (1) : d'abord sa capote de crêpe, qui, au lieu de coulisses, a des nattes de petites pailles tressées ; sur laquelle va si bien un bouquet de

coquelicots et de bluets mêlés à de longues herbes jaunes qui retombent et forment petit saule ; — ou bien sa capote de paille de riz et de tulle ornée d'un iris, comme celle que représente aujourd'hui notre dessin ; — ou bien encore son simple chapeau de grosses pailles cousues orné d'une fleur de paille entourée aussi de longues pailles et de petits velours de nuances foncées qui tranchent admirablement bien avec toute cette couleur paille ; — et ses capotes de crêpe avec ces légers petits saules en marabouts, ou garnies de ces jolis feuillages de cresson auxquels sont ajoutées des fleurs : toutes modes charmantes, et qui ont de plus le grand mérite de la nouveauté.

Nous aurions encore vu apparaître dans toute sa richesse et son élégance aristocratique le mantelet espagnol dont nous aurons l'honneur d'offrir le modèle et le patron à nos lectrices dimanche prochain.

LOMÉNIE DE V.

#### Détails du Dessin.

Toilette de communiant : — Voile de mousseline ; couronne de rubans de satin dont les coques, très-petites devant, s'élargissent des côtés pour faire touffe. Robe brodée ; corsage froncé ; manches demi-larges.

Capote de paille de riz et crêpe ; chaque large bande de paille est séparée par un bouillonné plat en crêpe ; fleurs d'iris. Mantelet-visite garni d'un volant brodé en soie ; la même broderie est répétée au-dessus de la garniture.

Robe de soie tourterelle rayé bleu ; le devant est découpé à dents arrondies et bordé de trois rangs de petites nattes faites avec des ganses dites soutaches ; chaque dent est fixée seulement dans son échancrure ; le reste doit jouer sur les lés de dessous. Revers au corsage finissant en pointe dans le milieu du dos, garnis de même que la jupe.

#### MAGASINS A LA MODE.

Madame Barthélemy fait de très-jolies nouveautés en visites, mantelets, écharpes de crêpe de Chine brodé. On remarque surtout son mantelet parisien, digne de ce nom, car il a en effet la coupe simple et distinguée que l'on aime à Paris. Il est garni d'effilés en plusieurs rangs et assez dégagé du devant pour laisser voir le haut du corsage de la robe. Une nouveauté charmante pour le séjour à la campagne, et qui est beaucoup demandé en ce moment à madame Barthélemy (1), c'est un *caraco*. Ce charmant vêtement de fantaisie est fait pour mettre par-dessus la toilette ; il est chaud, car il est en cachemire doublé de soie et ouaté ; mais il est assez léger pour ne pas la froisser ; il a de petites poches devant où l'on peut mettre le mouchoir, l'ouvrage et le livre.

Les chapeaux de paille de Fleschelle (2) sont

(1) Rue du Faubourg-Poissonnière, 3 bis.

(2) Rue Richelieu, 95.

(1) Rue de Choiseul, 3 bis.



depuis long-temps les plus en vogue ; mais cette année il semble n'avoir pas voulu de rivaux ; on ne saurait croire la variété qu'il a su apporter dans ses pailles à jour. On ne nous croira pas si nous disons qu'il en a un qui s'appelle Valenciennes, dont le tissu imitant le fond de dentelle est brodé de fleurs en point d'Angleterre. Cela est pourtant et ce sera le plus charmant caprice qu'une femme élégante voudra se donner ; puis viennent les guipures en tout genre, les pailles de riz, les pailles cousues, et les belles et riches pailles d'Italie, qui resteront toujours dans nos modes, où elles tiendront la première place.

L'activité croissante qui règne dans la maison de commission Lassalle et C<sup>ie</sup> (1) peut faire juger des avantages qu'elle offre à sa nouvelle clientèle, il est vrai que nulle part on ne verra réunis de plus jolies visites ou mantelets, de plus gracieuses nouveautés en tout genre. Ces objets, choisis avec soin dans les premières maisons de la capitale, sont journellement expédiés sur la demande qui en est faite à la maison Lassalle, et l'on peut ainsi à deux cents lieues de Paris faire soi-même le choix des objets qu'on désire avant de rien acheter ; car elle reprend les objets qui ne conviennent pas. Le même zèle, la même exactitude sont apportés aux plus petits envois comme aux plus considérables, tels que bijoux, cachemires, ameublements, ornements d'église, etc.

### LA BELLE CRÉOLE.

Le dîner venait de finir, et l'on s'était dispersé dans le parc. Je m'étais arrêté près d'un kiosque d'où le regard embrassait à la fois les ombrages de Saint-Cloud et les détours capricieux de la Seine, lorsque j'aperçus au bas du sentier le docteur Miller qui venait me rejoindre.

C'était un pasteur méthodiste arrivé d'Amérique depuis quelques mois et qui avait été présenté le matin pour la première fois à Henri Varin, chez qui nous nous trouvions, qui me l'avait fait connaître pour un homme d'une singulière distinction. J'étais resté frappé de ce mélange de gravité et de hardiesse, d'inflexibilité et de douceur qui se révélait dans toutes ses pensées et toutes ses résolutions. C'était la première fois que je me trouvais en contact avec un de ces missionnaires en chapeau rond, prêchant sans embarras au milieu des gens du monde, condamnant le mal sans emportement, parlant de religion et de vertu sur le ton simple d'une conversation familière, et osant essayer le bien sans avoir l'air de l'imposer. Le docteur Miller enfin m'avait semblé le modèle de ces quakers dont j'avais lu tant de belles

(1) Rue Louis-le-Grand, 35.

histoires dans les livres, mais que j'avais jusqu'alors vainement cherchés dans la vie.

Ce fut donc avec un geste amical et un joyeux sourire que je l'accueillis à la porte du kiosque où je m'étais arrêté. Je lui montrai du doigt le merveilleux paysage qui se déroulait sous nos pieds et devant lequel il demeura quelque temps dans une muette contemplation. Cependant, après un long silence, il étendit la main vers Paris, qui s'effaçait à l'horizon.

« Si nous n'étions avertis, dit-il à demi-voix, qui de nous pourrait dire si c'est là une capitale ou un brouillard ? Hélas ! tous les ouvrages des hommes sont ainsi : vus à distance, ce ne sont que de vains nuages.

— Oui ; mais, dans ces nuages, docteur, il y a la pensée et la vie !

— Oh ! je le sais, monsieur, reprit-il vivement : les œuvres de l'homme ne sont que la fumée de son intelligence ; mais le feu aura brûlé au dedans. L'homme n'est petit que par ce qu'il produit ; il est immense par ce qu'il sent. Qu'est-ce que la plus puissante ville du monde près de l'âme d'un enfant ? Il n'y a de véritablement grand et de véritablement beau que les créations de Dieu. »

Dans ce moment, des éclats de voix fraîches et riantes montèrent jusqu'à nous ; je me penchai, et j'aperçus dans la prairie les jeunes femmes avec lesquelles nous avions passé la journée.

« Voici la preuve de votre principe, dis-je au docteur en riant : il n'y a de véritablement beau que les créations de Dieu. »

Mais l'Américain était devenu subitement soucieux.

« Comment nommez-vous cette femme vêtue de blanc que conduit M. Henri Varin ? me demanda-t-il.

— Madame de Larcy.

— Est-elle en France depuis long-temps ?

— Mais je ne sache pas qu'elle ait jamais habité à l'étranger.

— La connaissez-vous ?

— Comme on se connaît dans le monde ; je la rencontre chez Varin toutes les fois que j'y viens. »

Je ne pus retenir un sourire ; il secoua la tête.

« Comment M. Varin a-t-il pu délaisser si vite sa jeune femme ! continua-t-il : mais il ne voit donc pas qu'elle a tout deviné et qu'elle se meurt de jalousie ? »

Je haussai les épaules avec tristesse.

« Et qui a pu donner à madame de Larcy un tel pouvoir sur votre ami ?

— N'avez-vous pas vu combien cette jeune femme est belle, monsieur ? quand on vous l'a présentée, vous avez paru vous-même surpris et ému de cette beauté, car vous avez tressailli. »

Le docteur ne répondit rien ; il paraissait réfléchir profondément.



« Et personne n'a-t-il cherché à rappeler M. Varin à ses devoirs ? reprit-il enfin.

— C'eût été en vain.

— N'est-il donc aucun moyen de le détacher de cette femme ?

— Lequel ? »

Miller se tut, et il y eut un assez long silence.

Je commençai à craindre que le docteur ne méditât une prédication à laquelle je savais Varin peu préparé, et ne nous exposât ainsi à quelque scène embarrassante. J'avais toujours vu les convertisseurs si maladroitement indiscrets, que je me défiais même de celui-ci. Je hasardai en conséquence quelques observations sur l'inutilité de toute tentative près de notre hôte. M. Miller devina sans doute mon intention, car il me dit :

« Ne craignez rien, monsieur ; je respecte trop la morale pour l'exposer à un mauvais accueil. »

La nuit approchait : quelques promeneurs nous rejoignirent, nous rentrâmes ensemble dans le salon ; les dames s'y trouvaient déjà, et la conversation devint générale.

Le docteur Miller s'était assis à l'écart, près d'une fenêtre, et ses yeux ne quittaient point madame de Larcy. Il eût été difficile de dire au juste quel sentiment dominait dans cet examen attentif : les traits du docteur s'épanouissaient par instant, comme si tous ses doutes eussent été dissipés ; puis l'incertitude y jetait de nouveau un nuage ; parfois il baissait la tête, écoutait madame de Larcy parler sans la voir, et semblait interroger son accent ; d'autres fois il épiait de l'œil le mouvement de ses lèvres, et regardait pour ainsi dire ses paroles se former et sortir.

Madame de Larcy n'avait point d'abord pris garde à cette observation scrutatrice ; mais elle finit par s'en apercevoir et en parut gênée : elle se détourna pour y échapper et cessa subitement de parler.

Il y a dans tous les cercles quelqu'un qui règne et domine : roi par le bonheur, la beauté ou l'intelligence, c'est lui qui entretient la causerie ; s'il se tait, celle-ci s'arrête comme une montre dont le grand ressort n'agit plus. Telle était madame de Larcy ; dès qu'elle eut pris le parti du silence, la conversation languit, puis tomba peu à peu.

Varin, que ce caprice subit inquiétait, essaya en vain de la relever : après d'inutiles efforts, il proposa de dresser les tables de whist ; mais il y eut une réclamation générale. Jouer aux cartes à la campagne !... L'ennui est mille fois de meilleur ton !

On parlait d'une lecture, mais sans pouvoir s'entendre sur le livre à choisir.

« Que n'avons-nous ici de Larcy ! s'écria Varin désappointé : il nous parlerait encore de son voyage en Afrique et de ses aventures dans l'Atlas.

— En fait de voyages et d'aventures, dis-je à mon tour, je vous signale le docteur Miller.

— Pardieu, docteur, vous allez alors nous raconter quelque chose, » dit Varin.

Miller s'inclina et voulut se défendre.

« Nous n'admettons point d'excuses, m'écriai-je à mon tour : vous m'avez trop vivement intéressé ce matin pour que je vous fasse grâce ce soir ; allons, monsieur, encore une de ces petites histoires que vous contez si bien. »

Le docteur sourit.

« En vérité, je cherche en vain dans mes souvenirs, » dit-il.

Puis, se reprenant tout à coup, comme si un trait de lumière l'eût frappé :

« Je me trompe : il en est un que je veux vous faire connaître ; le fait s'est passé sous mes yeux, et je puis en garantir tous les détails. »

On se rapprocha avec curiosité du docteur, qui commença ainsi (1) :

« Il y a environ six ans que j'arrivai à la Nouvelle-Orléans, où mes affaires m'appelaient : c'était la première fois que je quittais les états du Nord, et je fus frappé de l'aspect étrange que présentait la ville française : les femmes parcouraient les rues couvertes d'un voile espagnol ou tête nue, et laissant tomber sur leurs épaules leurs longues tresses ornées de rubans colorés ; les gracieuses quarteronnes causaient près des seuils, provoquant à la dérobée les passants de leurs regards veloutés ; une immense population de nègres s'agitait en tout sens, parlant un français bizarre que je n'avais jamais entendu ; des étrangers portant tous les costumes remplissaient les lieux publics ; c'était partout une confusion bruyante, une liberté d'habitudes et d'allures dont je n'avais pas vu encore d'exemple.

» La nature elle-même avait quelque chose de moins sévère et de moins chaste que dans les états du Nord ; tout respirait je ne sais quelle opulence sensuelle. Au milieu du marais verdoyant où elle s'élève, la Nouvelle-Orléans a tout l'air d'une Venise bâtie dans les fleurs : une route étroite, construite sur une digue, conduit de la ville au lac Pontchartrain ; les iris bleus et les arbustes des tropiques s'étendent sur le marécage comme un tapis brodé de mille couleurs ; la mousse grise, parsemée de lis pourpres, flotte par banderoles sur les eaux, tandis que les serpents verts se balancent comme des lianes aux branches des lauriers. Ça et là on aperçoit un nègre sortant d'une touffe de cyprès sur un radeau ou dans une nacelle, et glissant entre les roseaux fleuris. Ici s'élève une hutte sauvage, là une vieille maison française, au balcon de laquelle se penchent de belles jeunes filles vêtues de blanc. Le Mississipi, toujours couvert d'une forêt de mâts, gronde au

(1) Tout ce qui va suivre est de la plus rigoureuse vérité ; rien n'a été inventé par nous, les noms mêmes sont réels. Voyez à ce sujet le livre de miss Martineau, intitulé : *Retrospect*.



milieu de la ville et semble se retenir dans sa miséricorde pour ne pas l'engloutir; son étendue est telle, que les mille navires mouillés sur ses eaux ont l'air de constellations semées dans un ciel immense.

» L'air est toujours brûlant, chaque soir le tonnerre éclate en nappes d'éclairs et forme à l'horizon des cascades de feu; il y a dans l'atmosphère je ne sais quel parfum enivrant qui roule dans les veines comme un poison voluptueux.

» Surpris et presque effrayé de ces impressions nouvelles, je résolus de les combattre par la réflexion et la solitude: j'avais des lettres pour les principaux habitants, je n'en portai aucune et je m'occupai exclusivement des affaires qui m'avaient amené.

» Je demeurais sur le bord même du marais, à l'entrée de la route qui conduit au lac et à peu de distance d'une élégante habitation occupée par une jeune Française. Madame Lalorie s'était mariée trois fois, et ses maris, qui étaient morts après une courte union, lui avaient laissé une fortune considérable. On la citait pour ses grâces, son élégance, son esprit; il n'était point sans elle de réunion ni de fête complète.

» Je l'avais rencontrée une fois chez un armateur français dont la maison m'était ouverte, et son aspect avait produit sur moi une sensation presque douloureuse.

» Cette femme était belle, mais d'une beauté étrange et pour ainsi dire malfaisante. Je ne sais quelle énergie terrible se cachait sous la mollesse de ses formes; son œil clair et bleu avait une fixité aiguë qui forçait à baisser le regard, et le sourire de ses lèvres rosées, au lieu d'exciter la confiance, inspirait une sorte de réserve.

» Tout, du reste, autour d'elle semblait sous l'empire de cette crainte instinctive. Ses filles, pâles et tristes enfants qu'un mal inconnu rongait, ne levaient jamais les yeux en sa présence. Si elle tendait la main pour caresser leurs têtes bouclées, ces têtes se baissaient avec un frémissement craintif. J'avais vu d'autres enfants les inviter en vain à leurs courses et à leurs rondes, les filles de madame Lalorie *ne savaient point jouer*. Elles se tenaient d'habitude à l'écart, pressées l'une contre l'autre comme par un sentiment de défense, muettes et jetant autour d'elles des regards inquiets.

» Cet effroi silencieux était partagé par tous ceux qui approchaient madame Lalorie. Rien pourtant ne paraissait le justifier; elle se montrait en toute occasion tendre pour ses enfants, bienveillante avec ses esclaves, et elle ne leur adressait jamais la parole qu'à demi-voix et du ton le plus amical. On n'avait jamais entendu une réprimande sortir de sa bouche; elle souriait à tous, n'employait jamais que noms familiers et termes caressants. J'avais dîné une seule fois avec elle

chez l'armateur français; j'avais remarqué qu'après avoir trempé ses lèvres dans les vins précieux qu'on nous servait, elle passait le verre par-dessus l'épaule à son nègre, avec un sourire plein de bonté.

» Cependant ses esclaves, qui étaient nombreux, se faisaient remarquer entre tous par leur maigreur et leur abattement. A les voir, l'air sombre et souffrant, autour de leur gracieuse maîtresse, on eût dit des damnés condamnés à servir un ange. Un seul, le cocher, brillait de santé au milieu de cette foule hâve et farouche; on se demandait en vain la cause de cette différence; sa prospérité était un mystère aussi bien que le dépérissement de ses compagnons de servitude.

» Toutes ces circonstances, qui me furent signalées successivement, sans intention, excitèrent au plus haut point ma curiosité. Madame Lalorie avait fait sur moi, dès la première vue, une profonde impression; je ne doutai pas que la vie de cette femme ne cachât quelque étrange secret.

» Il y avait dans la maison que j'habitais une terrasse où je me rendais tous les soirs, et d'où la vue s'étendait sur son habitation. Bien des fois mes regards s'étaient tournés vers celle-ci, épiaient un indice qui pût m'aider à deviner ce qu'elle cachait; mais tout était calme et silencieux dans la demeure de la jeune veuve.

» Une seule fois j'avais vu madame Lalorie entrer dans un pavillon placé au fond du jardin, et j'avais cru entendre quelques gémissements étouffés; mais bientôt la jeune femme avait reparu tranquille et souriante. Elle avait côtoyé les allées du parterre, relevant les fleurs brisées par la pluie, puis elle était rentrée rêveuse et à petits pas en effeuillant une rose de magnolia.

» Le hasard m'avait fait connaître une vieille négresse de madame Lalorie, appelée Rachel, dont le petit-fils venait quelquefois me voir; c'était un enfant d'une beauté peu commune et d'une rare intelligence; je tâchais de l'instruire des vérités de notre religion. Mingo m'aimait, et je m'intéressais moi-même vivement à lui. Deux ou trois fois, le voyant abattu, je hasardai quelques questions sur sa maîtresse; mais l'enfant garda le silence. Rachel, que j'interrogeai indirectement, ne put ou ne voulut également rien me dire. Je recommençai à croire que mon imagination m'avait trompé, et je cessai de surveiller l'habitation française.

» Un soir pourtant, je m'oubliai sur la terrasse plus tard que de coutume. L'air était brûlant, et j'aspirais avec avidité les brises qui s'élevaient de dessus le fleuve; toutes les étoiles scintillaient au ciel; au milieu du calme de la nuit, les moindres bruits traversaient l'espace et arrivaient jusqu'à moi.

» J'étais penché sur la balustrade du belvédère, profondément plongé dans mes rêveries, lorsqu'un



cri perçant me fit tressaillir. Je levai la tête; deux autres cris retentirent presque coup sur coup. Au même instant, j'aperçus dans le jardin de madame Lalorie comme deux ombres qui passaient rapidement. L'une d'elles, svelte et vêtue de blanc, tenait à la main une arme que je ne pus reconnaître et semblait poursuivre l'autre, qui fuyait. Je les vis toutes deux se précipiter dans l'habitation, dont les fenêtres éclairées brillaient au milieu de la nuit, et gravir l'escalier. Elles passèrent ainsi d'étage en étage; tout à coup l'ombre noire parut sur la terrasse, toujours poursuivie. Je la vis se pencher sur la balustrade; j'entendis un cri, puis un bruit sourd et mat comme celui d'un corps qui se brise, et tout rentra dans le silence!... L'ombre blanche était debout, près de la galerie, et regardait en bas avec tranquillité.

» Bientôt pourtant je la vis redescendre. Il y eut dans l'habitation un mouvement de quelques minutes, les lumières couraient d'une chambre à une autre; enfin quatre esclaves sortirent lentement, des lanternes à la main; ils relevèrent sous la terrasse quelque chose d'informe qu'ils portèrent silencieusement au fond du jardin; la terre fut creusée; on combla ensuite la fosse, les esclaves rentrèrent, et tout redevint muet.

## II.

« J'avais suivi cette scène avec une horreur mêlée d'épouvante; je passai la nuit dans une sorte de délire.

» Lorsque je sortis le lendemain, Rachel était à la porte de l'habitation française, assise les mains croisées et la tête cachée dans ses genoux. Je l'appelai deux fois sans qu'elle m'entendît; enfin, elle releva la tête, et son regard me fit peur.

« — Êtes-vous malade, Rachel? » m'écriai-je.

» La vieille négresse secoua la tête.

« — Que vous est-il donc arrivé? »

Elle ne répondit pas. Je regardai autour de moi.

« — Où est Mingo. »

« A ce nom, Rachel jeta un cri; elle se leva d'un bond, et frappant la terre du pied avec un geste terrible :

» — Là! là! cria-t-elle; enfant à moi, les yeux fermés! »

» Et, se couvrant le visage de ses deux mains, elle rentra dans l'habitation.

» Tout m'était expliqué maintenant. Je me rendis chez un planteur américain qui était mon parent, et je lui racontai ce que j'avais vu; il me conduisit chez les magistrats, auxquels je fis ma déclaration.

» Une enquête fut commencée le jour même. J'ignore ce qu'elle révéla, car le parti français réussit à étouffer l'affaire; on sut seulement que le fait de *cruauté illégale* avait été prouvé par neuf esclaves de madame Lalorie, qui furent en consé-

quence confisqués et vendus le dimanche suivant au profit de l'État.

» Je n'avais point été appelé en témoignage, et mon nom n'avait nullement paru dans cette affaire. Madame Lalorie, qui m'avait vu d'ailleurs sans me remarquer, et qui ne me connaissait point, ignora la part que j'y avais prise. J'évitais du reste soigneusement sa rencontre: la vue de cette femme me faisait mal; je croyais la voir encore poursuivant Mingo et regardant froidement son cadavre au pied du belvédère.

(La suite au prochain Numéro.)

ÉMILE SOUVESTRE.

## Causeries.

\* En quelques années, la littérature française a compté des succès d'une popularité européenne. *Les Mystères de Paris* ont ouvert la marche; puis sont venus *les Trois Mousquetaires*. De succès en succès, les choses se trouvent aujourd'hui à ce point qu'il n'y a plus de succès possible.

C'est encourageant pour les romanciers qui ont eu des chutes étourdissantes.

Pendant que les Allemands, les Espagnols, les Américains et les Turcs s'abonnaient aux *Mystères de Paris* ou au *Comte de Monte-Christo*, les Anglais s'occupaient de nous faire une concurrence redoutable. La perfide Albion n'avait d'espoir qu'en Charles Dickens, et lui confiait le soin de sa vengeance. Charles Dickens publia *le Grillon du Foyer*, nouvelle en dix feuilletons.

Quelques journaux français reproduisirent *le Grillon du Foyer*, par esprit d'économie. On assure que ces journaux étaient soudoyés par l'or de l'Angleterre, qui voulait à toute force faire un succès au *Grillon* et élever Dickens contre Sue.

Hélas! le grillon vécut ce que vivent les cris-cris.

Mais l'Angleterre est trop constante dans ses desseins pour renoncer facilement à obtenir un succès littéraire; elle veut un succès, elle l'aura; elle cherche un livre qui soit le *lion* du moment, elle trouvera ce livre. Charles Dickens a été reconnu insuffisant, vive lord Byron!

Les journaux de Londres annoncent la prochaine apparition des mémoires inédits de l'auteur de *Child-Harold*. Ces mémoires seraient entre les mains du célèbre Thomas Moore, qui hésiterait cependant à les livrer à la publicité. Dans ces mémoires, lord Byron aurait prodigué les indiscrétions, les anecdotes piquantes et scandaleuses sur les personnages de son temps. Ce serait quelque chose de comparable à *l'Histoire amoureuse des Gaules* de Bussy-Rabutin.

La haute société anglaise, résolue à obtenir un succès littéraire quand même, pour l'honneur du pays, s'est décidée à jouer un rôle dans cette mystification qui se prépare. Elle fait semblant de redouter beaucoup les révélations qui la menacent. Elle écrit à l'éditeur pour le conjurer de ne pas publier le terrible manuscrit, ou du moins d'y faire des modifications, et l'éditeur fait semblant d'être le plus embarrassé de tous les libraires anglais, et il répond à la haute société: « Madame, je n'y puis rien, adressez-vous à M. Thomas Moore; c'est un homme qui doit être aimable, puisqu'on l'a surnommé l'Anacréon de l'Angleterre. »

Des duchesses offrent à ce bienheureux éditeur leurs diamants et leurs cheveux, pour obtenir de n'être point compromises, et l'éditeur leur répond d'aller se jeter aux



pieds de madame Moore, qui parviendra peut-être à attendrir son mari.

Des baronnets feignent de vouloir se battre en duel avec M. Moore, l'éditeur et les compositeurs du livre, jusqu'aux gamins de l'imprimerie.

Il paraîtrait que le voyage à Paris de M. Lyews, rédacteur de la *Revue d'Edimbourg*, ne serait pas étranger à la publication de ces Mémoires.

Avec ces éléments de succès, on espère donner aux Mémoires de lord Byron une vogue que le *Grillon du Foyer* n'a pas obtenue. Des personnes bien informées assurent que la rédaction en a été confiée à Charles Dickens, auteur du *Grillon*, qui a l'avantage de boiter un peu de la jambe droite, comme l'auteur de *Don Juan*.

\* Il faudrait être plus cruel qu'un tigre, plus insensible qu'un requin, pour ne pas se faire inscrire sur la liste des membres de la *Société zoophile*.

N'avez-vous pas été frappé comme moi de la situation intolérable que la société actuelle fait aux animaux ?

Voyez, par exemple, le cheval : que lui faudrait-il ? que demande-t-il ? Du foin, de l'avoine, une bonne écurie où il ait chaud l'hiver, un pré riant où il puisse l'été promener ses gambades et ses rêveries.

Au lieu de cela, on l'attèle à un fiacre, on lui fait faire des courses à l'heure, on le laisse se morfondre à la pluie, à la neige, au vent, on le soumet au frein. Que diraient les hommes si on leur mettait un mors dans la bouche ?

Et les chiens, les pauvres chiens : c'est à fendre l'âme rien que de songer à leur malheureux sort.

Il y a dans Paris plus de vingt mille chiens qui se lèvent chaque matin sans savoir où ils prendront leurs repas pendant le jour, et où ils coucheront la nuit suivante. On les désigne sous le nom de chiens errants. Comment ces infortunés peuvent-ils s'en tirer ? L'homme, du moins, peut se livrer au vol à l'américaine, au vol au bonjour, au vol au charriage ; mais le chien, le pauvre chien ne peut pas venir vous prendre votre foulard ou votre tabatière dans votre poche ; il ne peut pas enfoncer la porte de votre garde-manger avec une pince dite monseigneur ; que voulez-vous donc que deviennent ces vingt mille quadrupèdes sans pain, sans asile, sans vêtement, sur le pavé de Paris ?

On ne peut, du reste, faire un pas dans une rue sans être choqué des tortures que la civilisation inflige aux animaux.

Voici, par exemple, un merle devant lequel on joue pendant six heures, chaque jour, le même air de serinette.

Voilà un écureuil qu'on oblige à tourner perpétuellement dans sa cage cylindrique.

Ici j'entends les cris aigus d'un jeune pinson qu'on aveugle par le procédé usité du temps de Bélisaire et perfectionné par M. Eugène Sue.

Là c'est un singe auquel un Savoyard, plus dur que ses montagnes, inculque la polka à grands coups de fouet.

Je ne parle ni des marmottes, ni des souris blanches, ni des cochons d'Inde, éternelles victimes de l'enfance.

Il est temps de mettre fin à ces atrocités.

Voilà pourquoi on a fondé la *Société zoophile*, autrement dit la Société pour protéger les animaux.

C'est Londres qui a donné l'exemple de cette création.

La Société parisienne fera distribuer chaque matin des bouillons gras aux chiens indigents.

Elle fondera un hôpital pour les vieux chevaux, les vieux chiens, les vieux écureuils, les vieilles marmottes et les vieilles souris blanches.

Chaque membre de la Société s'engagera à traiter avec les plus grands ménagements les animaux qu'il aura plu à la Providence de lui accorder. Chaque sociétaire s'interdit la faculté de faire porter sa canne par son chien. On ne doit pas dégrader les animaux.

On pourra cependant se permettre, comme par le passé, d'apprendre à jouer au domino à son caniche, à porter les armes et à saluer au nom de l'Empereur.

### CHRONIQUE THÉÂTRALE.

\* Il y a douze ans, on admirait au Théâtre-Nautique la grâce et la gentillesse d'une charmante danseuse, une blonde et jolie enfant, mademoiselle Bettoni.

Un beau jour, le Théâtre-Nautique disparut, et en même temps mademoiselle Bettoni. Qu'était-elle devenue ? où dansait-elle ?

Pendant près de dix ans, point de nouvelles ; et dans ce monde oublieux, dont l'admiration et le caprice se renouvellent sans cesse, pas un écho ne répétait le nom de la petite danseuse qui nous avait émerveillés dans le ballet de *Guillaume Tell*.

Puis, quand personne n'y pensait plus, il nous apparut tout à coup une jeune tragédienne de vingt ans, mademoiselle Araldi, et mademoiselle Araldi, c'est mademoiselle Bettoni. La sylphide avait replié ses ailes ; mais aussi elle avait, comme compensation, l'organe, la stature et l'intelligence d'une tragédienne.

Mademoiselle Araldi débuta... où ? à la Comédie-Française ! et ses succès la firent admettre comme pensionnaire. Mais après une année de noviciat à côté de mademoiselle Rachel, la jeune tragédienne sentit son ambition s'accroître, elle s'en alla, ranimant de province en province le feu sacré de la tragédie. A Lyon, à Marseille, à Genève, et, il y a quelques jours à Rouen, elle a obtenu de vrais triomphes.

C'est ainsi qu'elle est arrivée à l'Odéon, où elle a débuté hier avec beaucoup d'éclat dans le rôle de Phèdre. Elle s'est posée du premier coup en tragédienne éminente dans ce rôle difficile, où, depuis un demi-siècle, on n'a gardé le souvenir que de mademoiselle Duchesnois, et que mademoiselle Rachel ne joue guère que depuis deux ans.

### Concert de madame Cinti-Damoreau.

Samedi dernier, tout ce que Paris renferme de *dilettanti* s'était donné rendez-vous à la salle des Italiens, pour entendre les mélodieux accents de ce merveilleux rossignol qu'on appelle madame Cinti-Damoreau. Pourquoi faut-il que ses chants ne frappent nos oreilles qu'à de si rares intervalles ? Pourquoi cette voix si pure, si fraîche, si enivrante nous condamne-t-elle à la désirer toujours... et si long-temps en vain ? Il nous est impossible de décrire l'effet qu'a produit cette admirable cantatrice sur le brillant auditoire, qui, frémissant, demeurait suspendu à ses lèvres, jusqu'à ce qu'enfin il éclatât en frénétiques applaudissements. Nous avons assisté à peu de triomphes aussi complets : madame Damoreau a failli être littéralement ensevelie sous une avalanche de fleurs et de couronnes. Une telle ovation a de quoi rendre fière et heureuse ; mais nous sommes persuadé que madame Damoreau était plus fière et plus heureuse encore des bravos qui ont accueilli l'œuvre de début de son fils, *la Débutante*, morceau de musique à grand orchestre, composé exprès pour elle, que de ses propres succès. Mais aussi, comme elle l'a interprété ! — M. H. Cinti-Damoreau nous promet de devenir un artiste de premier ordre. La musique de ce jeune compositeur a de la fraîcheur, de l'originalité : il accuse de plus un talent d'orchestration rare. Après tout, faut-il s'étonner que le fils de madame Damoreau possède le feu sacré ? Nous n'entrerons point dans le détail du programme ; seulement, nous serions injuste si nous ne parlions pas de M. Lecieux, qui a exécuté une fantaisie pour violon avec une habileté qui égale celle d'Ole-Bull. Pour la presque totalité de la salle, ce jeune artiste était parfaitement inconnu, l'enthousiasme n'en a été que plus grand ; on l'a rappelé par deux fois, et les applaudissements ne se sont apaisés



qu'après une manifestation presque frénétique. Citons aussi l'adagio et le rondo exécutés sur la flûte par M. Dorus. L'orchestre, composé des artistes du Théâtre-Italien, était dirigé par M. Tilmant.

Mademoiselle de Courcelles donnera, le 40 mai, un beau concert, dans lequel se feront entendre MM. Roger,

Géraldy, Offenbach, mademoiselle de Courcelles et beaucoup d'autres artistes du plus grand mérite. Ce concert aura lieu dans la salle de Herz, rue de la Victoire.

Aubert met en vente un très-beau livre de première communion. C'est un magnifique souvenir et un très-joli présent pour un enfant. (Voir aux Annonces.)

### RÉBUS ILLUSTRÉ.



#### EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Jeune S qui veille, vieille S qui dort, SON, chaque hune près de la Maure.  
(Jeunesse qui veille, vieillesse qui dort, sont chacune près de la mort.)

**Confection de Robes.** Madame OLMER, rue Montmartre, 481.

**Modes.** M<sup>lles</sup> ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

**Passementerie** pour nouveautés et ameublements. BERTHELEY, rue Saint-Denis, 214, et boulevard Montmartre, 48.

**Cravates mécaniques** de JORDERY fils, s'adaptant d'elles-mêmes. On peut, par ce système, ôter et mettre sa cravate en moins d'une seconde et d'une seule main. Rue Thévenot, n° 42.

**Mantelets, Visites,** nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et Comp., 38, rue Neuve-Vivienne, au premier étage.

**Première Communion.** Charmant livre de première communion, imprimé avec luxe et orné de belles gravures en taille douce sur acier. Prix : broché, 5 fr.; relié en maroquin, 40 fr.; en velours, 15 fr. et au-dessus. Chez Aubert, place de la Bourse.

**Crème du Liban.** Ce nouveau Cosmétique est d'une efficacité incontestable contre les rougeurs, aspérités, taches de rousseur, et surtout contre les rides précoces, qu'il efface complètement. Il remplace avec une grande supériorité le blanc et toutes les préparations en usage sans en avoir les défauts; il donne et conserve au teint l'éclat et la fraîcheur de la jeunesse. Chez madame Albert, rue Choiseul, 4.

**Guérison des Maux de Dents,** par un traitement simple qui permet de plomber les dents les plus gâtées et les conserve indéfiniment. Cette découverte précieuse est due à M. Hattute, chirurgien-dentiste, galerie Vivienne, 43, déjà connu par ses râteliers perfectionnés et une foule d'inventions qui lui ont mérité des mentions et médailles à diverses Expositions. Nous le recommandons comme un praticien expérimenté, consciencieux, qui met toute sa gloire à satisfaire ses clients, afin de les conserver.

**Fleurs naturelles,** spécialité pour coiffures. Lachaume, rue de la Chaussée-d'Antin, 46.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.